

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

CINQUIÈME PARTIE — SUS AUX BANDITS !

X — ÉTRETAT

A droite de cette guérite commencent un escalier, si toutefois nous pouvons désigner par ce nom l'espèce de labyrinthe taillé dans la falaise et qui, tournant en spirale comme un colimaçon de café, atteint un autre poste également gardé par un douanier.

Là, un frêle sentier s'agouge dans le flanc de la falaise et se repliant sur lui-même comme un serpent prêt à s'élançer, vous conduit jusqu'à la mer. Il faut avoir le pied sûr et le cerveau peu enclin au vertige pour descendre par ce chemin du diable, qui, à droite, n'offre d'autre point d'appui que la falaise nue et rocailleuse, et à gauche vous effraye par la vue d'une profondeur plus que respectable, garni à son fond d'un centuple rang de galets sur lesquels on se briserait infailliblement le corps.

Au bout du sentier on atteiut une petite crique que la marée basse laisse à sec, mais que la haute mer bat de ses lames furieuses; à droite est une grotte qui a été coupée en deux par la chute de la falaise, avançant autrefois davantage, chute qui, en laissant à ciel découvert cette moitié de grotte, a formé du même coup la orique en question.

A côté de ce vestige d'excavation souterraine, s'ouvre une galerie taillée dans la falaise même, galerie extrêmement basse, ombre, peu attrayante à l'œil, dont la seconde ouverture

donne sur une secou. La petite crique d'où l'on a la vue d'Étretat. Telle est, de nos jours, l'aspect de la conformation des falaises sur cette partie des côtes de la Normandie.

Maintenant, si le lecteur veut se faire une idée précise de ce qu'était la côte d'Étretat à l'époque où nous l'avons pris de se

reporter, qu'il comble ces deux criques dont nous venons de parler, qu'il avance la falaise de quelques centaines de pieds dans la mer, qu'il se figure cette falaise haute, et tombant à pic de son sommet à sa base, encore ferme et solide en dépit de ses pieds rongés déjà par les flots qui les baignent et par le frottement des galets qui se ruent avec fracas. Plus d'anses, plus d'arches formées par le roc rongé et miné, rien qu'une muraille effroyablement escarpée, et dont l'accès par la terre ferme n'est possible qu'en descendant du sommet à l'aide de cordes ou d'échelles.

A la marée basse comme à la haute, les vagues se brisent en mugissant sur le rocher.

Trois pics se dressant du sein des flots et ayant sans doute fait partie jadis de la falaise dont quelque convulsion les aura détachés violemment, trois pics s'élèvent en face de la masse de silex. Ces pics, en entre-

tenant constamment la furie des vagues sur ce point de la côte, empêchent toute embarcation de longer la falaise sans s'exposer à un péril à peu près certain.

Aussi les barques de pêche avaient-elle grand soin de fuir ces écueils perdus, car aucun secours n'eût été possible: la falaise était trop haute et Étretat trop loin; puis, lors même



Maitre Eudes leva la lame aigüe et menaçante sur la malheureuse créature.

qu'elles eussent tenté de s'approcher, le ressac était trop violent et trop énergique pour le permettre.

L'embarcation fut été prise, enlevée, roulée, brisée, anéantie sans la moindre chance de salut.

En 1603, cette partie des côtes n'était donc jamais fréquentée, et les habitants ignorèrent complètement l'existence des grottes creusées dans la montagne.

La nuit qui suivit le jour où nous avons conduit le lecteur à Fécamp, pour le faire assister aux événements que nous avons décrits, le ciel était sombre, chargé de menaces, et le vent soufflait avec une impétuosité effrayante.

On atteignait l'équinoxe d'hiver et les tempêtes sont fréquentes à cette époque de l'année.

La mer déferlait avec une effrayante furie sur les falaises, rongant la base du roc, lavant la muraille dénudée le long de laquelle elle grimpait, et lançant des flocons neigeux d'écume jusque sur les rochers encore verts.

D'épaisses ténèbres régnaient sur l'élément liquide et sur la terre ferme.

Pas un feu ne brillait sur la côte, pas un feu n'intinçait au large.

Par un bonheur inouï, toutes les barques de pêche étaient rentrées au port avant que la tempête éclatât, et aucun sicistre ne se révélait en mer.

Le vent soufflant avec violence balayait le sommet des falaises, s'engouffrait dans la vallée et faisait bondir les vagues qui se ruaient les unes sur les autres avec une épouvantable rage.

Sur la partie du rocher, détreinte depuis par l'éboulement et qui s'avantait alors en pointe dans l'Océan, en face, précisément, des trois rochers dont nous avons parlé, un homme se cramponnant des deux mains à un quartier de roc qu'il embrassait étroitement pour ne pas être enlevé par le vent, paraissait interroger l'horizon, dans la direction de Fécamp, avec une attention profonde.

Luttant seul ainsi contre la colère du ciel, cet homme paraissait étranger au danger qui le menaçait de toutes parts, et rien n'indiquait en lui le moindre sentiment de crainte ni l'intention de quitter ce poste périlleux.

Ses yeux fixes et ardents s'efforçaient en vain de percer les ténèbres.

Tout à coup, un éclair violent déchira le ciel dans toute sa largeur et inonda la terre d'une clarté rougeâtre et fugitive.

Quoique la durée de cette lueur n'eût pas atteint quelques secondes, elle suffit pour éclairer le sentier suivant la côte des falaises ; et le terrain, battu par les pas des voyageurs et des paysans habitant la contrée, se déroula au loin, désert, silencieux, comme un ruban blanchâtre se découpant à plat sur la teinte brune du rocher.

Le veilleur s'était soulevé pour mieux voir... Le ciel redevenait noir et un formidable roulement succéda à la lueur éphémère.

— Personne encore ! murmura l'homme après avoir constaté la solitude du sentier. Désormais ils ne viendront pas cette nuit. Au reste, il faudrait avoir le diable au corps pour se mettre en route par un temps pareil !...

« Allons !... ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rentrer. Aussi bien je suis trempé et je meurs de faim et de froid. Il s'agit maintenant de descendre sans accident.

Celui qui venait de formuler à demi-voix ces prudentes réflexions quitta alors le quartier de roc qui lui servait de point d'appui, et, se couchant à plat ventre afin d'offrir moins de prise

à la tourmente, il se mit à ramper vers l'extrémité de la falaise.

Arrivé au bord du précipice, il avança la main droite comme s'il eût cherché quelque objet.

Effrôivement, il trouva une grosse corde fortement attachée par un bout à un énorme anneau de fer scellé dans le roc. Le reste pendait le long du pied de la falaise, son extrémité inférieure devant plonger dans les flots.

L'homme saisit la corde des deux mains, la tira prudemment à lui pour s'assurer qu'elle était toujours solidement fixée et qu'aucun obstacle causant un arrêt momentané dans le développement ne pouvait entraîner un accident. Puis il agita l'extrémité flottante qui obéit à l'impulsion sans opposer la moindre résistance.

Bien certain alors que son moyen de descente n'offrait par lui-même aucune chance mauvaise, l'homme s'avança encore, se couchant toujours sur le ventre.

Bientôt ses pieds passèrent dans le vide, puis ses jambes, et se soutenant avec une adresse attestant une longue habitude, il se laissa couler doucement.

La corde était garnie d'énormes nœuds qui en facilitaient l'usage.

Cependant, la situation du personnage était réellement effrayante.

Suspendu à plus de deux cents pieds dans les airs, n'ayant pour tout point d'appui que le cordage, balancé par le vent qui lui faisait accomplir le mouvement de va-et-vient du balancier d'une pendule, obligé d'éviter à chaque instant un choc mortel contre la falaise, aveuglé par les éblouissements, étourdi par le vacarme assourdissant que la foudre faisait sur sa tête et la mer sous ses pieds, cet homme n'en continuait pas moins sa route aérienne sans paraître trop ému des dangers effrayants et imminents qui l'entouraient.

Bientôt il atteignit le milieu de la falaise.

En cet instant il eut entendu un autre bruit que celui causé par la tempête résonner au-dessus de lui...

Un nouvel et rapide éclair illuminait le rocher : il crut voir une forme humaine se dessiner sur la falaise... Il s'arrêta, il regarda, il écouta... mais il n'entendit plus rien que le vent qui sifflait et les vagues qui mugissaient, et l'obscurité redevenue plus impénétrable encore l'empêcha de rien distinguer.

Cependant il attendit durant quelques secondes, ne remontant pas, mais ne descendant plus.

Convaincu enfin qu'il avait été le jouet d'une illusion, il reprit son mouvement de descente.

Arrivé à la hauteur du quart de la seconde moitié de la falaise, il atteignit une large crevasse, taillée de biais, et dont par conséquent on ne pouvait apercevoir l'ouverture depuis la haute mer.

S'accrochant d'une main à cette crevasse, il contraignit la corde à s'approcher, et, sautant sur une petite plate-forme formant la base de l'ouverture en question, il se trouva sous une sorte de petite grotte large d'environ quatre pieds au moins et haute de six au plus.

Il paraît que l'inconnu était arrivé au terme de son dangereux voyage, car il lâcha la corde sans plus s'en préoccuper, et poussa un soupir de satisfaction en frappant le sol rocheux de ses pieds engourdis, dans l'intention évidente de rappeler la circulation un moment arrêtée.

— Hé !... cria brusquement une voix rude, et la mèche d'une arquebuse brilla soudain.

—...Moi ! répondit vivement l'inconnu. Votre Mahon ! Tête-de-Loup ! n'a-t-elle point ?

—Ah ! c'est toi, Fleur-de-Pommier ? dit la voix rude.

—En personne.

—Alors, avance !

Fleur de Pommier fit quelques pas en avant dans la crevasse, et, suivant l'angle brusque que décrivait l'ouverture intérieure, il se trouva tout à coup dans une galerie sombre faiblement éclairée par une lampe attachée à la muraille.

Un homme était debout à l'entrée de cette galerie : c'était lui qui avait répondu au singulier nom de Tête de Loup.

Cet homme, armé jusqu'aux dents, paraissait veiller en son tinelle avancé.

—Corps de Satan ! s'écria-t-il en tendant une main à Fleur de Pommier, sais-tu que tu as failli te faire envoyer une balle d'arquebuse dans la tête ! Comment, diable ! tu pénétrés dans la galerie sans lancer le mot d'ordre !

—Que veux-tu ? cette tempête m'a abasourdi ; j'ai cru dix fois, en descendant, que j'allais être emporté par le vent ou que la corde allait se briser à force de se frotter contre la falaise. J'ai été si heureux de me sentir arrivé à bon port que, ma foi ! j'ai oublié le mot de passe.

—Ventre du diable, fais-y attention une autre fois ! Les ordres du capitaine sont précis : pas de mot de passe, un coup d'arquebuse, et j'ai manqué à mon devoir en ne tirant pas.

—Tu as bien fait, Tête de Loup, car c'eût été un ami de moins.

Tête de Loup grommela deux ou trois paroles que son interlocuteur put prendre, à son gré, pour un acquiescement ou pour une rebuffade.

—Et le ch f ? demanda-t-il.

—Je ne l'ai point vu.

—Et Caméléon ?

—Non plus.

—Personne alors ?

—Personne !

—Quoi ! pas de nouvelles ?

—Aucune.

—Corps de Satan ! qu'est-ce que cela veut dire ? N'aurait-il donc pas réussi ?

—Si n'avait pas réussi, s'ils avait été pendu, quelqu'un serait très-certainement venu nous prévenir, et je te le répète que je n'ai vu personne.

—Cependant il avait dit que la soirée ne se passerait pas sans qu'il fût de retour.

—Il comptait sans la tempête.

—La tempête ! s'écria Tête de Loup. Qu'est-ce qu'une telle mi-ère pour La Chesnaye ? S'il n'est pas revenu c'est qu'il y a quelque grave événement qui l'aura retenu.

—Corps de Satan ! qui sait si les argotiers auront marché ? Puis, que va dire le maître ?

—Le maître ? répéta Fleur de Pommier, en tressaillant. Est-ce qu'il attend toujours ?

—Oui, et je t'engage même, par précaution pour la peau de tes os, à te rendre sans plus tarder auprès de lui. Il n'est pas tendre, le vieux ! Ventre du diable !

—J'y vais ! répondit Fleur de Pommier, et, quittant brusquement son compagnon, il s'enfonça dans la galerie.

Mais, il n'avait pas fait trois pas en avant, que Tête de Loup le rappela vivement.

—Ah ! fit-il n'as-tu rien remarqué sur la falaise pendant que tu veillais.

Fleur de Pommier s'arrêta et revint sur ses pas.

—Rien, répondit-il. Je n'ai vu que la lueur des éolaires et n'ai entendu que le bruit de la foudre.

—Et sur la mer ?

—Rien non plus.

—C'est singulier, dit Tête de Loup en paraissant réfléchir ; puis il ajouta : je me serai trompé.

—Trompé !... comment ? demanda Fleur de Pommier.

—Oui, j'avais cru voir une barque.

—Sur la mer ?

—Oui.

—Au large, alors ?

—Non, au pied même du rocher.

—Il y a longtemps ?

—Quelques secondes seulement avant que tu descendisses.

—Mais... dit Fleur de Pommier en réfléchissant à son tour, es-tu certain de cela ?

—Non, j'ai cru voir ; mais, par cette nuit du diable, on ne peut rien distinguer précisément. Je me serai trompé. D'ail eurs, tu n'as rien vu, toi, et puis, comment supposer qu'une barque fût arrivée jusqu'ici sans être brisée dix fois par cette mer furieuse, quand par un temps calme aucun canot ne saurait s'approcher autant. D'ailleurs, je me suis trompé. Va à tes affaires.

Fleur de Pommier ne bougea pas.

—C'est étrange ! fit-il à son tour.

—Où ? demanda Tête de Loup.

—C'est qu'au moment où je descendais et tandis que tu croyais apercevoir une barque au pied de la falaise, il m'a semblé, à moi, apercevoir sur la crête une ombre dont je n'ai pu distinguer nettement la forme.

—Une ombre ? Le capitaine, sans doute ?

—Il serait toi, si c'eût été lui.

—Caméléon, Richard, Bernard, quelqu'un des vôtres, alors ?

—Il aurait donné le signal s'il n'avait voulu descendre.

—Alors ?

—Alors, c'est que, comme toi, Tête de Loup, j'aurais été le jouet d'une illusion.

—C'est probable, dit le compagnon de Fleur de Pommier. En attendant, je vais continuer à faire bonne veille. Mais hâte-toi ! va trouver le maître.

Fleur de Pommier fit un signe affirmatif et s'éloigna rapidement.

La galerie dans laquelle il s'enfonçait alors allait en se rétrécissant et paraissait pénétrer directement dans l'intérieur de la falaise.

Cette galerie descendait par un plan prodigieusement incliné.

Fleur de Pommier la parcourut rapidement et atteignit une ouverture occupant l'extrémité.

Cette ouverture était tellement étroite qu'un homme de moyenne grosseur devait se glisser de côté pour pouvoir la franchir.

Fleur de Pommier s'y engagea en se faisant le plus mince possible.

XI

LES GROTTES

Lorsque Fleur-de-Pommier eut franchi cette passe difficile, il se trouva dans une énorme grotte percée en contrebas de la galerie et communiquant avec elle par un escalier de douze marches.

Une coupole naturelle d'une élévation prodigieuse formait le plafond.

Le sol était au dessous bien certainement du niveau de la mer, car on attendait les vagues déferler avec fureur sur l'une des parois de la grotte qui frémissait par moment sous la rage des flots.

Une sorte de rosée humectait le sable fin que Fleur de Pommier foulait aux pieds, et un léger brouillard régnait dans la grotte qu'éclairaient trois torches plantées chacune dans une crevasse de rocher.

Cette rosée, ce brouillard, provenait de l'écume des vagues qui pénétrait dans l'intérieur par trois rangées de petits trous pratiqués comme des meurtrières dans la paroi de la grotte sur laquelle venaient se heurter les lames.

Trois galeries en bois de chêne se superposaient à la hauteur de ces trois rangées de trous.

C'était là bien certainement un habile moyen de défense, car à l'abri derrière le rocher, on pouvait établir une arquebuse meurtrière contre quiconque aurait tenté d'escalader la falaise en l'abordant par mer, ou aurait essayé de s'aventurer sur ses flancs escarpés en descendant par le sommet.

Cette première grotte, entièrement vide et absolument déserte, donnait sur une seconde encore plus vaste.

Celle-ci était encombrée d'armes de tous genres et de toutes espèces, les unes accrochées le long des murailles, les autres groupées autour d'une sorte de mâât planté au centre, des quantités innombrables de ballots, les uns intacts, les autres éventrés, gisaient de tous côtés.

Assis sur ces ballots, couchés à terre, ou debout et discourant, soixante hommes environ semblaient installés là comme dans un corps de garde.

Jeunes pour la plupart, très vigoureux et solidement constitués, porteur de physiologies peu sympathiques et affublés de vêtements en désordre, mais tous bien armés, tous alertes, ces soixante hommes présentaient dans l'ensemble un coup d'œil étrange, auquel un examen attentif ne faisait rien perdre de sa singularité.

L'audace, la bravoure, les passions mauvaises, le crime même se lisaient sur ces figures bronzées, aux yeux caves, aux barbes épaisses, aux chevelures hérissées.

À l'entrée de Fleur de Pommier, ce fut une exclamation générale.

— Eh bien ? cria-t-on.

— Rien ! répondit le nouveau venu.

— Tu n'as pas vu La Chesnaye ? demanda l'un des assistants.

— Non.

— Ventre-Mahon ! lui serait-il arrivé malheur ?

— Je ne le pense pas : nous l'aurions su !

— À moins que tous les amis n'aient été tués.

Un silence suivit cette réflexion formulée à voix basse ; tous ces hommes s'entre-regardèrent.

En ce moment le son d'une clochette retentit brusquement.

— Le maître m'appelle, dit Fleur de Pommier.

— Comment sait-il que tu es descendu ? fit l'un des bandits avec étonnement.

— Le sais-je ? répondit Fleur de Pommier ; mais cette clochette ne retentit jamais que pour moi, c'est convenu.

Et Fleur de Pommier traversa la grotte.

— Oornes et tonnerro ! fit celui qui venait de parler, si La Chesnaye ne revient pas, rien ne m'ôtera de l'idée que c'est le vieux qui lui aura porté malheur !

Fleur-de-Pommier avait atteint une troisième grotte plus petite que la précédente, mais plus encombrée encore de marchandises, de tonneaux de poudre, d'armes et de vivres.

C'était un véritable arsenal en tous genres.

Une galerie s'ouvrait à droite et aboutissait à une porte massive.

Cette porte était entr'ouverte et Fleur de Pommier pénétra dans une salle de belle dimension et meublée avec un luxe inouï.

Une tenture de brocard garnissait les murailles et le plafond ; un admirable tapis couvrait le sol.

Des bahuts en bois d'ébène sculptés avec un art merveilleux se dressaient autour de la pièce dont le centre était occupé par une vaste table ovale.

Bahuts et tables regorgeaient de pièces d'argenteries finement ciselées.

On eût dit entrer dans la grande salle à manger d'un roi ; encore Henri IV n'en avait-il pas très-certainement une aussi belle dans son palais du Louvre.

D'immenses portières se mariant avec la tenture dissimulaient quatre larges ouvertures biffées en plein roc et communiquant chacune avec une grotte différente.

Au moment où Fleur de Pommier pénétrait dans la magnifique salle en soulevant l'une de ces portières, les trois autres étaient relevées et permettaient au regard de s'aventurer dans les trois autres grottes.

La première, à gauche, offrait l'aspect d'un laboratoire tel à peu près que celui que nous avons décrit dans une autre partie de ce récit, lorsque nous avons conduit le lecteur dans la maison de la rue des Vieilles-Étuves.

La seconde, garnie de compartiments surchargés de livres, servait évidemment de bibliothèque.

Quant à la troisième, elle présentait l'image d'un luxe tout au moins aussi éblouant et aussi somptueux que celui présidant à la décoration de la grotte du centre.

Cette grotte, ou pour mieux dire ce salon, offrait la reproduction parfaite du fameux salon du duc de Mercœur que l'on vantait l'année précédente à la ville et à la cour, avant que l'incendie dont nous avons parlé dans notre première partie ne l'eût détruit entièrement.

Il est évident que si le noble duc se fût trouvé transporté tout à coup dans ce compartiment des grottes d'Estrepat, il se fût à bon droit, cru ch à lui.

Trois personnes occupaient cette admirable pièce : deux femmes et un vieillard.

Les deux femmes étaient endormies toutes deux et reposaient, l'une sur un canapé, l'autre dans un vaste fauteuil, et le vieillard se tenait debout et silencieux en face de cette dernière.

Le vieillard était maître Budes, le terrible savant, le vieux La Chesnaye, que nous avons vu jadis dans sa maison de la rue des Vieilles-Étuves à Paris.

L'une des femmes, celle qui était étendue sur le canapé, était mademoiselle d'Amont; l'autre, à demi renversée sur le fauteuil, était Aldah, la fille adoptive de Van Helmont, l'ancien compagnon d'études de maître Eudes.

Maître Eudes était à peine changé, mais Diane et Aldah paraissaient avoir cruellement souffert.

Ces deux jeunes filles, à peu près du même âge, jadis si fraîches et si charmantes, étaient alors comme deux pauvres fleurs étioilées faute d'air et de soins.

Leurs traits fatigués, leurs fronts pâlis, leurs mains amaigrées, leurs beaux yeux sans éclat, atteignaient les souffrances de la captivité et la douleur morale qui devait torturer leur âme.

Aldah, plus encore que Diane, paraissait épuisée.

Au moment où Fleur de Pommier s'avoua respectueusement vers le vieillard, maître Eudes, le front livide, les sourcils contractés, semblait en proie à un violent et pénible travail d'esprit.

—Tu as bien tardé! fit-il brusquement.

—J'arrive, maître... balbutia Fleur de Pommier. Le temps de traverser les galeries et les grottes.

—Tu mens! Tu t'es arrêté à parler avec Tête de Loup, et tu serais encore dans la grande grotte si je ne t'avais appelé.

—Maître... balbutia encore Fleur de Pommier, et il ajouta intérieurement: Comment sait-il cela? Oh! ils ont raison, c'est Belzebuth en chair et en os.

Le vieillard parut comprendre la réflexion secrète de son interlocuteur, car il sourit dédaigneusement.

—Eh bien! reprit-il, le capitaine est arrivé?

—Non, maître.

—Quoi! mon fils n'est pas venu! s'écria maître Eudes avec étonnement.

—Non, maître.

—Mais tu as eu de ses nouvelles, au moins?

—Aucune, maître.

—Quoi! Le capitaine n'est pas arrivé! Tu n'as vu personne, tu n'as reçu aucun ordre et tu as quitté ton poste! Fleur de Pommier, trahirais-tu?

—Moi! s'écria le malheureux garçon avec une stupeur mélangée d'un sentiment d'indignation attestant la fausseté du reproche.

—Pourquoi es-tu redescendu alors?

—Maître, le capitaine avait dit qu'il serait de retour à neuf heures au plus tard. Or, il est une heure du matin. J'ai pensé que la tempête l'avait empêché de se mettre en route...

—Une heure du matin! fit maître Eudes en étouffant un soupir. Que leur est-il donc advenu?

Puis il ajouta à voix entièrement basse:

—Et cette femme!... cette femme que je ne puis faire parler! Oh! l'enfer serait-il donc contre nous, et l'esprit élémentaire de Van Helmont serait-il plus puissant que le mien!

Fleur de Pommier attendait toujours.

—Va-t'en! dit brusquement maître Eudes en se tournant vers lui. Fais relever Tête-de-Loup et qu'il soit tienne prêt à venir me parler dès que je le ferai appeler!

Fleur de Pommier s'inclina en silence et sortit avec une manifeste satisfaction.

Maître Eudes parcourut la chambre à pas rapides et saccadés.

—Humbert serait-il mort! s'écria-t-il en s'arrêtant subitement. Impossible! impossible!... Que seraient-devenus alors

Reynold et Mercurius?... Morts aussi!... Morts tous trois!... Mes fils!...

Le vieillard frémit de tout son être.

—N'auraient-ils donc pas réussi? se demanda-t-il après un assez long silence. Tout était admirablement combiné cependant... tout!...

« Oh! Reynold est un génie! c'est mon esprit qui agit dans sa tête!... Leur audace a dû triompher... notre puissance est revenue... et cependant, personne!

« Humbert devait être ici à huit heures!... Cinq heures de retard!... Il est arrivé quelque catastrophe et je ne puis rien... rien pour mes enfants, et avec eux s'effondrent mes plus chères espérances...

« Oh! cetlixir de longue vie! Ce secret Van Helmont l'a peut-être, lui!... Nous l'aurions découvert ensemble!... Le grand œuvre! La pierre philosophale! Oh! si j'avais ce secret divin, que m'importerait le reste!

Maître Eudes se laissa tomber sur un fauteuil, la tête dans ses mains, en proie aux plus turbulentes réflexions. Il ne pensait plus à ses enfants alors.

Le père s'était effacé pour faire place au savant, à l'adepte, à l'alchimiste.

—Cela est possible au génie de l'homme, murmurait-il, même la lutte avec les créations divines... La mort est un mot! Elle ne peut exister!... Ce n'est même pas un sommeil du corps c'est un engourdissement de l'âme, et cet engourdissement peut être combattu. Euphoriz la décomposition de la matière et l'élément immatériel reprendra son empire! Là est le problème et on peut le résoudre...

« On! Van Helmont! Van Helmont!... Il sait plus que moi, lui!... N'atteindrai-je donc pas le but?...

Maître Eudes se leva et reprit sa marche saccadée et fiévreuse: il s'arrêta devant Diane, laquelle, toujours étendue, n'avait fait aucun mouvement.

Elle dormait d'un sommeil parfaitement calme; mais son corps, au lieu d'offrir cette élasticité et ce moelleux qui accompagnent toujours le repos, paraissait roidi et contracté.

—Celle-ci ne sera jamais lucide! dit le vieux savant. Jamais, jamais! J'obtiens le sommeil, la catalepsie et voilà tout. J'agis sur la matière et non sur l'âme. La science est incomplète!

Il prit l'une des mains pendantes de la jeune fille et la souleva. Le bras se dressa tout d'une pièce et retomba inerte lorsque le vieillard eut lâché la main.

—Immobilité! Insensibilité! murmurait-il. Ce sujet est mauvais! Humbert pourra faire de cette femme ce qu'il voudra. Je le lui dirai dès aujourd'hui. Il faudra qu'il l'emporte d'ici. Son influence peut me nuire auprès de l'autre.

Maître Eudes désigna Aldah.

—Oh! continua-t-il, celle-ci est lucide au moins! J'en suis sûr! Je l'ai vue! Je l'ai entendue! D'ailleurs elle a obéi une fois... elle a parlé... elle a révélé l'existence du trésor de Van Helmont, et puis... plus rien!

« Pourquoi? N'ai-je pas accompli toutes les formules de la domination? Pourquoi depuis refuse-t-elle de parler?... Quelle puissance combat la mienne!... Van Helmont peut-être?... Non! non! impossible! il ne pourrait agir à distance... et cependant...

Une demi-heure à une petite pendule posée sur un meuble. Maître Eudes tressaillit: le timbre sonore parut l'avoir brusquement ramené à un autre ordre d'idées.

—Une heure et demie! s'écria-t-il, et rien! Ah! mes fils

ont succombé ! Alors, malheur ! malheur ! D'Aumont ! Van Helmont ! je me vengerais cruellement ! Mais il faut que sache... il faut que cette femme parle... il le faut !...

Et s'approchant d'Aldah, il se planta devant elle, parut un moment concentrer dans un effort suprême toutes ses facultés intellectuelles et, étendant les bras, il fit à plusieurs reprises quelques passes magnétiques. Aldah fit un mouvement, mais elle reprit presque aussitôt son immobilité.

— Parlez ! s'écria brusquement le savant.

Aldah se souleva légèrement, agita les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Parlez ! répéta maître Eudes avec un ton plus énergiquement impératif.

— Non... non... je ne veux pas... balbutia la jeune fille.

— Je le veux !

Aldah parut se débattre et elle porta la main à son front.

— Que font mes fils ? demanda le vieux La Chesnaye en redoublant de supériorité.

— Je ne sais, murmura Aldah.

— Je veux que vous sachiez !

— Je ne puis...

— Les voyez-vous ?

— Non !

— Vous n'êtes donc plus lucide ?

Aldah ne répondit pas.

— Répondez ! ordonna le vieillard.

— Si... balbutia la jeune fille.

— Alors, obéissez ! Voyez-les...

— Encore une fois... je ne puis voir...

— Mais pourquoi ? pourquoi ?

— Je ne sais pas !

Maître Eudes frappa du pied avec violence.

— Encore ! s'écria-t-il. Je veux que vous sachiez ! Je le veux ! je le veux !

Aldah se tordit sur son siège dans une convulsion douloureuse.

— Oh ! fit le vieux savant, il faut que cette nuit j'arrive à la découverte de la vérité ! Avec un autre tu as obéi, tu as vu, tu as été parfaitement lucide et voyant, misérable fille ! Tu m'as obéi à moi-même une fois, une seule fois il est vrai, mais pourquoi n'obéis-tu plus ? Y a-t-il donc entre toi et moi une influence plus forte que la mienne ? Je veux le savoir ! je le saurai !

« Oui ! continua-t-il avec un redoublement de rage, je le saurai ! dussé-je te tuer cette nuit, tu parleras !

Et maître Eudes, les mains violemment étendues, charges encore de fluide la pauvre enfant qui se débattait en vain.

— Gâse !... gâse !... balbutia-t-elle ; je ne puis en supporter davantage...

— Parlez, alors ! parlez ! hurla maître Eudes en proie à une épouvantable surexcitation. Pourquoi ne pouvez-vous voir ?

— Je... ne sais...

— Parlez ! je l'ordonne !

— Gâse !...

— Parlez !

— O mon père !... mon père !... balbutia Aldah en se relevant en arrière.

— Parlez !...

— Vous me tuez !...

— Parlez !... Que faut-il pour que vous voyiez mes fils ?

Aldah se roidit, mais ne répondit point.

Evidemment elle luttait ; elle comprenait, avec cette intuition merveilleuse et encore inexplicable des personnes placées sous l'influence magnétique, elle comprenait qu'elle ne devait pas livrer le secret de la science à celui qui l'interrogeait ; mais ses forces étaient à bout ; elle s'épuisait dans le combat qu'elle soutenait.

Sa volonté faiblissait et s'annihilait sous celle plus puissante du vieillard ; elle était dominée.

Maître Eudes, concentrant encore davantage sa force de volonté, répéta la question.

Cette fois Aldah était vaincue ; elle fit un suprême effort pour lutter encore, mais elle succomba, et, retomba sur le dos qu'elle avait un moment quitté, elle roula à terre et se tordit dans les convulsions d'une effroyable attaque nerveuse.

Maître Eudes poussa un cri de rage.

— Encore ! toujours ! hurla-t-il en repoussant brutalement du pied le corps de la pauvre enfant qui menaçait de se briser sous la violence de la triso. Je ne saurai rien ! rien ! Elle ne parlera pas !

« Et voilà maintenant que je m'épuise dans cette lutte ! neuf mois que je constate mon impuissance !... Puisqu'elle ne veut pas parler, qu'elle meure donc ! Au moins personne ne sera plus puissant que moi ! Van Helmont tu ne reverras pas ton trésor !

Et maître Eudes, saisissant un poignard passé à sa ceinture, leva la lame aiguë et menaçante sur la malheureuse créature.

Il allait frapper lorsqu'un grand bruit retentit dans les grottes précédentes : une portière se souleva brusquement et un homme s'élança jusque dans la pièce où se passait la scène que nous venons de rapporter.

Cet homme était Caméléon.

Le bandit avait la physionomie bouleversée, les vêtements en désordre ; on devinait qu'il venait d'assister à quelque événement sanglant.

— Maître ! s'écria-t-il.

— Que veux-tu ? fit le vieillard en se redressant brusquement.

— Maître, du secours, ou nous sommes tous perdus ! continua Caméléon d'une voix haletante.

— Perdu ! Comment ? Où est Ryaold ?

— A Fécamp.

— Et Mercurius ?

— Au si.

— Et Humbert ?

— C'est de lui qu'il s'agit.

— Quoi ! n'aurait-il pas été délivré ?

— Si, maître.

— Eh bien ! alors, qui donc est perdu ?

— Nous tous si nous n'agissons vivement ! dit Caméléon en baissant la voix. Humbert a été enlevé cette nuit !

— Enlevé ! répéta maître Eudes.

— Oui !

— Quand ?

— Cette nuit, je vous le répète.

— Par qui ?

— Je l'ignore ; mais sans aucun doute par la prévôté.

— Mais comment cela est-il arrivé ?

— Je ne sais, maître. Il y a six heures, il en était huit à peine, Humbert a pris son cheval et s'est mis en route pour les grottes ; il me l'a dit à moi-même en partant. Trois heures après son cheval revenait seul...

— Son cheval revenait seul ? s'écria le vieillard.

—Oui, maître. Ne sachant que penser, je me suis rendu auprès du comte de Bernas...

—Ne prononcez pas ce nom ! dit maître Eudes.

—On ne peut nous entendre, maître ; et vous n'ignorez pas que je sais tout ! répondit Caméleon.

—Tu en sais trop, même, pensa le vieillard. Après ? reprit-il à haute voix.

—Reynold s'est élançé sur la route en m'ordonnant d'aller faire part de l'événement à Mercurius ; mais celui-ci était absent.

Le baronne m'a affirmé qu'il était parti quelques heures auparavant sans lui confier le but de sa sortie.

Alors je me suis élançé à mon tour avec Bernard à la suite de Reynold. Nous l'avons rejoint sur les falaises.

Là, en dépit de l'obscurité et de la tempête, nous nous sommes livrés aux plus minutieuses recherches. Oh ! nous n'avons pas été long à trouver la piste. A un lieu au plus de Fécamp, près d'un bouquet de bois, nous avons remarqué sur la terre détrempée les traces d'une lutte récente.

« Plusieurs pas de chevaux étaient fortement empreints dans le sol, et je reconnus le sabot du cheval de celui que nous cherchions.

« Un arbrisseau voisin était brisé, et la terre, plus foulée autour du tronc, dénotait que là avait eu lieu une partie de la scène.

« Enfin, une plume toute semblable à celle qu'Humbert porte sur son feutre gisait à terre à demi enfouie dans une boue épaisse...

—Y avait-il des traces de sang sur la terre ? interrompit brusquement maître Eudes.

—Non, maître ; du moins ne l'avons-nous pas constaté ; mais, par la pluie torrentielle qui tombe, il est tout à fait impossible d'affirmer le pour ou le contre.

—Après ?

—Nous avons suivi minutieusement les traces dont je vous ai parlé.

« Celles du cheval d'Humbert s'arrêtaient près de l'arbrisseau et revenaient sur elles-mêmes dans la direction de Fécamp. Elles étaient parfaitement vives, et on sentait, à leur irrégularité, que le cheval était privé de son cavalier et entièrement libre dans ses allures.

« Les autres empreintes de sabot se dirigeaient sur la gauche vers un petit bois voisin des falaises.

« Sur la lisière de ce bois, une nouvelle lutte avait dû avoir lieu ; car, là encore, le sol était fortement piétiné et les plantes brisées tout autour.

« Après cela... plus rien !

—Comment ! s'écria le vieillard qui avait écouté ce récit avec l'attention la plus vive, comment ! les traces ne continuaient-elles pas ?

—Non, maître.

—Ni dans l'intérieur du bois, ni dans la plaine, ni sur la falaise, ni dans la vallée ?

—Nulle part.

—Voilà qui est étrange.

—Ce fut alors, continua Caméleon, que Reynold m'ordonna de courir aux grottes, de mettre tous nos hommes sur pied, et de fouiller le pays dans les environs d'Étretat, tandis que lui, Reynold, allait immédiatement battre les alentours de Fécamp.

Caméleon s'arrêta ; il avait terminé son récit et il attendait. Le vieillard paraissait en proie à l'émotion la plus forte :

—Puis, lui, Humbert ! murmura-t-il en rapprochant ses épais sourcils blancs par une contraction menaçante ; lui, à la merci de mes ennemis !... Impossible !... impossible !

« Notre secret mis en péril ! l'un de mes fils vaincu ! Cela ne saurait être ! cela ne se peut ! Mais, si cela était, malheur à ces femmes ! Je me vengerais sur elles !

Caméleon suivait d'un oeil scrutateur la marche des pensées qui se résistaient sur le front de maître Eudes, et un frêle sourire effleura ses lèvres, tandis que son regard ardent se reporta furtivement sur les deux jeunes filles.

Diane était toujours endormie, et Aldah, retombée en catalepsie, gisait inanimée sur le tapis.

A l'instant même où se passait dans l'intérieur de la grotte la scène que nous venons de rapporter fidèlement, une autre scène avait lieu un peu au-dessus de la crevasse servant d'unique entrée aux grottes souterraines.

XIII

LE PÊCHEUR

Lorsque Fleur de Pommier avait quitté son poste d'observation sur la crête des falaises et que quelques instants avant l'arrivée de Caméleon, il s'était aventuré sur le chemin périlleux conduisant à la crevasse, secondé par la tempête furieuse au tout de la corde à laquelle il se tenait cramponné, il avait cru voir d'abord, on se le rappelle sans doute, une forme humaine se dessiner brusquement au-dessus de sa tête, et lorsqu'il avait fait part à Tête de Loup de ce qu'il prenait pour une illusion, Tête de Loup avait dit à son tour avoir cru remarquer l'ombre d'une barque se dessinant au pied du rocher.

Tête de Loup avait-il vu réellement une barque ou avait-il pris quelque quartier de roc détaché par la tempête, quelque vague monstrueuse pour une embarcation, voilà ce que nous ignorons encore ; mais ce que nous sommes en mesure d'affirmer, c'est que son compagnon ne s'était pas trompé, lui, dans sa première conjecture.

C'était bien une forme humaine couchée à plat sur la falaise et dont la tête seule s'avancait au-dessus de l'abîme, que Fleur de Pommier avait entrevue à la lueur fugitive d'un éclair rapide.

Effectivement à l'instant où le veilleur se mettait en mesure de regagner les grottes, quittait la crête de la falaise pour se confier à la corde suspendue au long du rocher, au moment où, après avoir lancé un dernier regard sur la route de Fécamp, il disparaissait en descendant dans le gouffre, une touffe de grands plants à peu de distance s'était écartée doucement et avait découvert, caché derrière elle, un homme ag-nouille sur la terre.

Cet homme, revêtu d'un costume complet de pêcheur, portait les longues bottes venant jusqu'à mi-cuisse et avait la tête coiffée d'un large bonnet de laine, descendant jusqu'aux yeux, dérobait ainsi une partie du visage.

Après avoir écarté les branches de genêt pour permettre à ses regards d'explorer la falaise, l'homme était demeuré quelques instants dans la même situation ; puis, quittant la place qu'il occupait, il avait imité la manœuvre employée par Fleur de Pommier pour gagner le bord même de la falaise.

Rampant sur les mains et sur le ventre, il avait atteint l'endroit où était attachée la corde ; tirant de sa poche un couteau tout ouvert, il avait appuyé la lame sur le chanvre roidi par le

poils de celui qui s'y tenait suspendu et avait paru se disposer à trancher brusquement la corde.

Le malheureux Fleur de Pommier avait ignoré alors le péril imminent et effrayant qui le menaçait : sa vie était entre les mains du pêcheur, et peut-être aurait-il été lancé dans l'abîme insoudain, lorsqu'une réflexion était venue arrêter le bras prêt à couper le chancre.

Le pêcheur se redressa à demi, remit son couteau dans sa poche, et, laissant la corde intacte, se pencha vers l'abîme au-dessus duquel il tendait la tête.

Ce fut à cet instant qu'un éclair illumina l'horizon, que Fleur de Pommier leva ses regards vers la corde de sa faulx et qu'il crut voir une forme humaine se dessiner au-dessus de lui.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Un enfant de l'Auvergne, sublime dans sa naïveté, était cité comme témoin dans une affaire.

Le voyant debout et tout décontenancé devant la Cour, le président l'interpelle :

— Est-ce vous qui portez plainte ?

— Non, monsieur, je porte de l'eau.

* * *

Au palais de justice.

Un brave campagnard, récemment débarqué à Paris, se promène dans la salle des pas-perdus en compagnie d'un cousin.

— Dis-moi donc, demande-t-il à celui-ci, comment s'appellent ces « machins » que ces gens là portent sous le bras ?

— Ce sont des serviettes.

— Ça, des serviettes !... Mais il faut que la besogne qu'on fait ici soit bigrement sale pour qu'elles deviennent aussi noires que ça !

* * *

Un enfant, un vrai gamin de Paris, comparait devant la police correctionnelle, sous la prévention de vagabondage.

A l'audience, le père reproche à son fils de n'être resté dans aucune des maisons où il l'a mis en apprentissage.

Le président, s'adressant à l'enfant :

— Ballard, vous entendez ce que dit votre père ; il paraît que vous êtes un petit mauvais sujet, qui ne voulez pas travailler ?

L'enfant — Ce n'est pas ma faute, c'est mes maîtres qui me renvoient.

Le juge — Quel est votre état ?

L'enfant — J'étais pâtisier.

Le juge — Pour quel motif vous a-t-on renvoyé ?

L'enfant — Parce que je mangeais l'ouvrage.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongrey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'un ou un feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livre domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,

Bata 1923.

475 Rue Craig, Montréal.